



Tobie Lolness, ill. F. Place, Gallimard Jeunesse



Euphonos, in *Atlas des Géographes d'Orbæ*, Casterman/Gallimard

Les héros et la foule

par Yvanne Chenouf*



Vieillard-Cent-Noms et Défilé des merveilles, in *Atlas des Géographes d'Orbæ*, Casterman/Gallimard

On s'est souvent attaché, dans les livres de François Place, à l'analyse des mondes, sociétés et civilisations qu'il fait renaître, avec une grande minutie et une belle imagination : cartes, costumes, légendes rapportées, scènes de guerre, de cérémonies... Mais jamais encore aux héros qui traversent ces histoires, assumant des quêtes difficiles et périlleuses. C'est ce que nous propose Yvanne Chenouf en faisant surgir une galerie de personnages attachants, fragiles et idéalistes qui tentent d'assumer leur modeste destin.

De la figuration à la figure

Les personnages de François Place ne tirent pas leur rayonnement d'une bravoure physique propre aux héros classiques mais d'une libre détermination qui sert d'unité à la variété des contextes qu'ils traversent (lieux, époques, milieux sociaux). D'apparence réaliste, voire commune, ils parcourent des fresques sociales où les faits mémorables le disputent aux récits légendaires et les marches collectives aux épreuves individuelles. Là, parmi cette providence humaine où souffle la mémoire des peuples, s'illuminent quelques témoins historiques (adultes ou enfants, mâles de préférence) comme autant de composants actifs et influents sur la toile du Temps. Quand, oublieux des multitudes qui ont fait l'Histoire, les chroniqueurs distinguent des vies exemplaires, quand les écrivains héroïsent les existences subjectives en les désocialisant, François Place débusque, à l'intérieur de sociétés closes (le clan familial, le village...) ou de foules grouillantes (les ports, les armées, les expéditions légendaires...), des ferments romanesques

*Yvanne Chenouf est professeure de l'IUFM de Créteil (Livry-Gargan) et militante de l'Association Française pour la Lecture.

dans des vies ordinaires. En isolant ses protagonistes, en les conduisant tôt ou tard à la rupture, il ne les dessoude cependant jamais des enjeux de civilisation, les faisant tenir par leur propre fil aux destins qui s'inventent. Seulement curieux de leur propre aventure, minuscules mais profondément déterminés, ces individus bataillent, soit parce qu'ils ne possèdent pas les vertus attendues (*Le Prince bégayant*), soit parce qu'ils refusent d'incarner l'idéal commun (*Les Derniers géants*), soit parce qu'ils font obstacle aux ambitions d'un autre (*Grand ours*) ou qu'ils attirent sur eux la haine et le désir (*La Fille des batailles*). Comme pris dans l'épaisseur de quelques bas-reliefs, ils émergent à peine, faibles satellites prétendant avoir autant de poids que les masses qui les attirent. Portés par une voix narrative économe en remarques introspectives, ces héros se confient rarement, bien souvent empêtrés dans une parole défaillante, qu'il s'agisse du bégayement d'un prince ou du mutisme d'une esclave. Pourtant, ils nous parlent et leur intériorité nous touche. D'où tiennent-ils cette densité si ce n'est du cadre qui les englobe, de ce temps et de cette époque qui leur servent de berceau et les sustentent ? Ils se distinguent des foules, sans espoir de les orienter mais avec l'intention de s'y faire une place à leur mesure. Scientifique, comme l'Anglais Archibald Leopold Ruthmore, petit vendeur de rues comme le Japonais Tojiro, héritier d'un clan pré-historique comme Kaor, deux anonymes comme le prince africain ou le musicien apatride, frêle sarrasine jetée sur les côtes françaises sous Louis XIV comme Garance, ou jeune breton perdu dans des mondes parallèles au début de la Première Guerre mondiale comme Gwen,

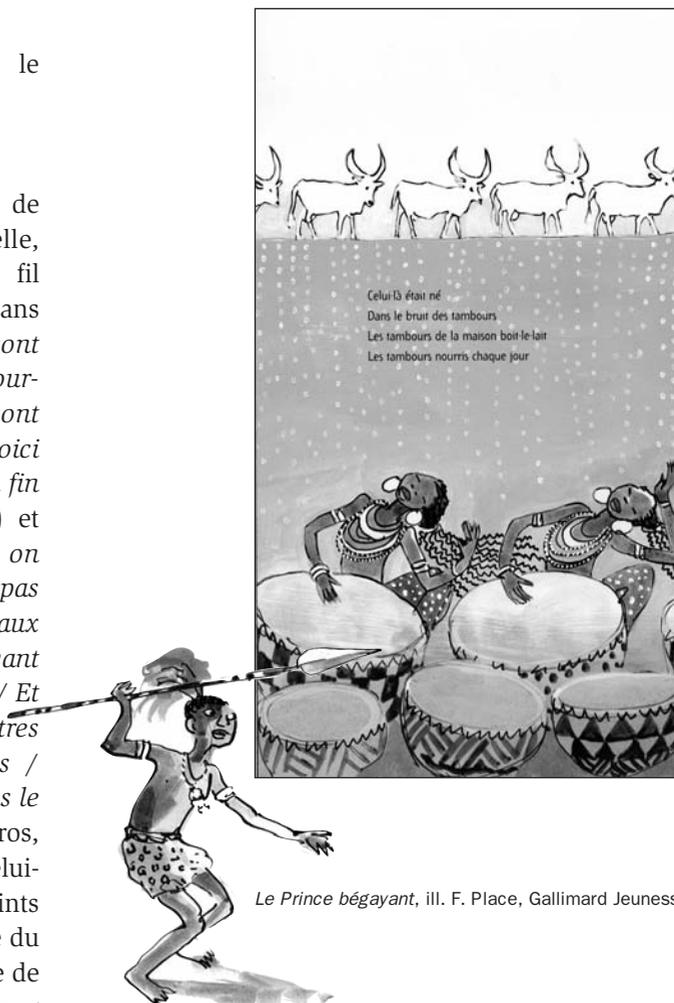
tous survivent grâce à des soutiens discrets (des sages pour les enfants, des artistes pour les femmes et des femmes pour les hommes) et aucun ne se serait distingué sans le passé glorieux de son époque, sans l'œil filtrant d'un artiste qui reconstitue minutieusement quelques-unes de ces existences qui *font prendre* les légendes.

Tous peuvent alors quitter la scène vers un avenir indéterminé sans que leur voix jamais ne s'éteigne, portée par une descendance plausible (*Le Prince bégayant*) ou bien avérée (*Grand ours*, *La Fille des batailles*) qui saura transmettre, par les arts de la parole (le récit, le théâtre, le chant) ou de l'image (le dessin, la gravure), le tremblé de ces singularités qui font, pour notre auteur, le ciment des civilisations. En fondus enchaînés, des biographies se succèdent, granitant la surface de l'Histoire de chaque corps, de chaque voix, de chaque rêve. « *Il n'y a pas de petite vie... Toute parole vient de plus loin que soi : chacun est un ambassadeur* » déclare le Roi des Trois Orients en prenant congé de ses invités, tandis que Séraphine, fille de Garance, portera « *la parole de celles et de ceux qui sont sans voix* » et que Tojiro termine son récit par une promesse (« *j'apprendrai* »), ambition reprise par Gwen qui souhaite « *voler, voler de ses propres ailes* ». Mus par le devoir de mémoire autant que par l'énigme de vivre, ces héros n'existent subjectivement que traversés par des foules hautement socialisées et bienveillantes : « *... que les plus jeunes apprennent de leurs aînés / Sans perdre leur audace ni le goût d'inventer.* » Solitaires dans un essaim de semblables, figures ouvertes, ils ne devront leur accomplissement qu'à une autre

foule, aussi illustre qu'anonyme : le peuple des lecteurs.

L'émergence du héros

Le personnage principal peut sortir de l'anonymat de façon impersonnelle, presque anecdotique, pris dans le fil hasardeux du Temps. Il en est ainsi dans *Grand ours* (« *Ils sont faibles. Ils sont nus. Et pourtant, ils marchent, et pourtant ils chassent et ils tuent. (...) Ils sont ceux qui marchent debout. Et puis voici l'histoire de l'un d'eux. Il est né à la fin de la saison blanche et froide...* ») et pour *Le Prince bégayant* : « *Parfois on préférerait ne pas être né (...) / Ne pas rendre de comptes / Ni aux dieux ni aux hommes / Être simplement / Sans avant ni après / Une respiration un souffle / Et puis disparaître / Sans laisser d'autres traces / Qu'un pas sur les herbes / Aussitôt effacé / Celui-là était né dans le bruit des tambours...* » Ces deux héros, deux garçons, « l'un d'eux » ou « celui-là », sont éclairés comme des points dans un tableau. Distants sur la carte du temps et de l'espace, ils ont beau être de haute lignée, ils ne devront leur rang qu'au prix d'une initiation : Kaor, fils d'un vaillant guerrier, « *apprend à lancer le bâton. Il apprend à tailler dans la pierre de grandes dents pour trancher, ou des petites dents aigues pour les fixer au bout d'un bâton qui tue. Il apprend à cuire la chair de ceux qui sont chassés. Il apprend à veiller sur la fleur de feu.* », le prince, lui, « *apprit les arts de la lutte / Du chant et de la danse / Il apprit à tendre son arc / À lancer sa sagaie...* » Une fois éduqués, ils devront dépasser ces fondements (grâce souvent à une perte de conscience) afin de puiser, dans les forces primitives (la voix chamanique d'un ours légendaire, le mythe de



Le Prince bégayant, ill. F. Place, Gallimard Jeunesse, 2006



Le Vieux fou de dessin, ill. F. Place, Gallimard Jeunesse, 2001

la sagesse universelle, la puissance de la Nature), l'élan de vivre.

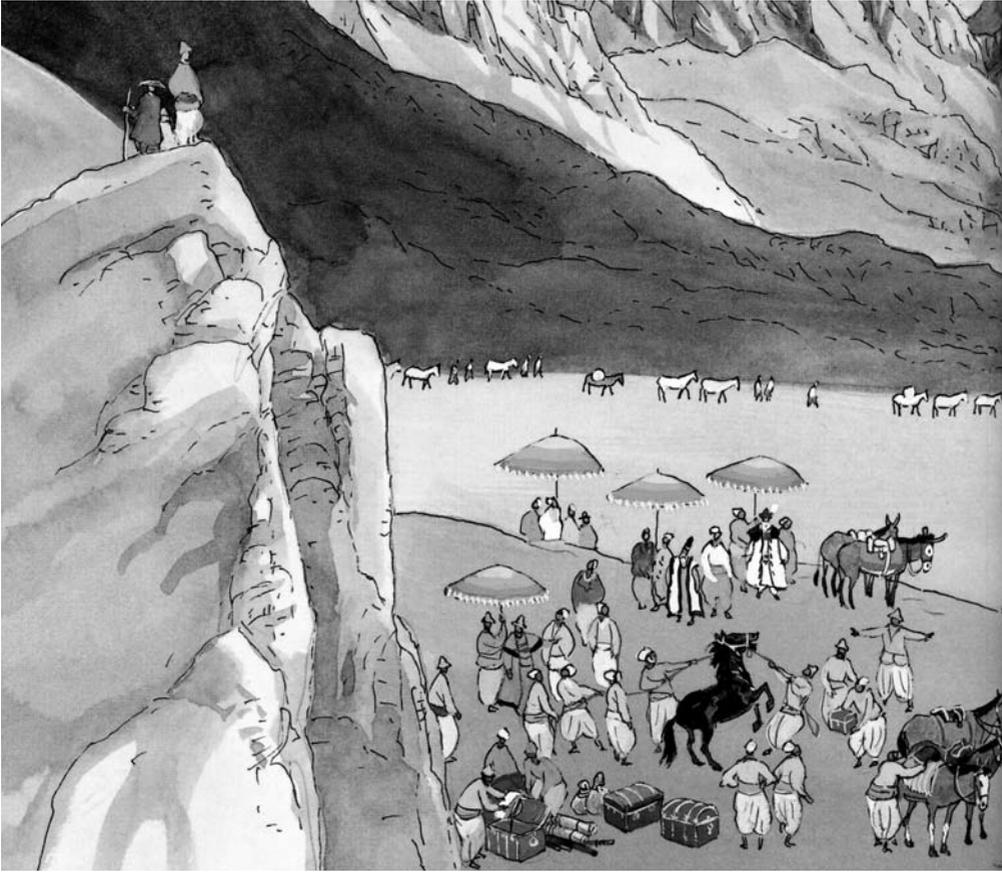
Sans être anonymes, Tojiro et Garance sont orphelins. Le jeune garçon est élevé par un oncle autoritaire, la fillette, échangée contre une dette de jeu par le bailli, est adoptée par un couple d'aubergistes affectueux. Sans famille, ces deux-là élisent le milieu artistique comme décor de leur « petite épopée » et, parce qu'ils sont cooptés, ils ont l'obsession de transmettre l'héritage reçu. L'univers du peintre Hokusai traverse Tojiro comme une lumière le fait d'un vitrail, la conscience de Garance, muette, vibre à travers la voix de Séraphine, sa fille. Tojiro ira apprendre la gravure à Nagasaki avec, pour arme, un yayate (petit nécessaire à écrire), la « fille des batailles », elle, occupera les plateaux de théâtre comme une tribune. Héros malgré eux, ces deux-là s'éloignent, parés de ce qui marque la peau des héros réalistes : un héritage pour tout état-civil.

Archibald Leopold Ruthmore a beau avoir une identité et une situation sociale, il n'hésite pas à briser son écorce pour se faire « *marin, simple matelot, rêveur d'étoiles* », troquant ses désirs de gloire contre une place *élémentaire* entre « *le ciel et la mer* ». Les lignes de cette orientation, gravées dans son corps, disent l'irréversibilité de ce nouveau rôle : « *Ses pieds ont de la corne, ses mains sont devenues calleuses, sa démarche porte perpétuellement en elle le mouvement balancé des navires. Dans chaque port, il s'est fait tatouer sur le corps un conte, une légende, une chanson.* ». Les histoires qu'il raconte aux enfants sont le meilleur moyen

pour taire l'essentiel de sa vie : cette dent de géant offerte par un simple matelot auquel il finit par ressembler (mêmes vêtements, même allure).

Qui est donc le héros dans *Le Roi des Trois Orients* ? Est-ce le sage souverain ou l'insaisissable musicien ? Ces deux-là, séparés socialement (la renommée de l'un attire les admirateurs au-delà des frontières, la réputation de l'autre le pousse à fuir « *sous le vaste ciel* »), soudent les membres de la Grande Ambassade : le musicien devient confident (« *Chacun des Ambassadeurs, la tête sous une cape, vient en secret quémander un avis, ou un simple conseil...* »), le roi signe des traités d'amitié avec ses hôtes (« *des liens aussi solides que la longue route parcourue* »). Aux deux extrémités de la chaîne sociale, ces deux grandes figures (le pouvoir politique et l'expression artistique) tendent le récit entre la tradition épique (noblesse du souverain) et le roman picaresque (marginalité critique du vagabond).

L'hétérogénéité du monde, Gwen en a fait l'expérience, lui qui a traversé des univers parallèles aussi mortifères l'un que l'autre : l'enfer de la Première Guerre mondiale, en Bretagne, ou celui du pays de l'Ankou. Si les fractures de ces univers hallucinants silhouettent le héros, l'étrange adresse au lecteur, à la fin du roman (« *Il a volontairement coupé le moteur quelques instants, glissé dans le silence, comme ces trois points de suspension que tu peux voir, là-bas, tout au bout de la phrase...* ») donne au héros une dimension moderne. C'est comme si cette intervention pointait le dispositif littéraire comme « *ludique et spectaculaire* », comme si



Le Roi des Trois Orient (détail), ill. F. Place, Rue du monde

elle en dénonçait « *les dangers tout en actualisant son potentiel émancipateur.* »¹ Tout était si neuf et si ancien, dit Gwen avant de s'éloigner en nous ayant offert la grande respiration des vagues et l'image d'une grande volte.

Des héros culturels qu'aucun culte n'honore

Chaque héros semble être le témoin et / ou l'incarnation des enjeux de la civilisation dont il est issu. Dans des espaces-temps précisément circonscrits (l'Angleterre et le Japon du XIX^e siècle, la Préhistoire, la route de la soie, la France de Louis XIV, la Première Guerre mondiale en Bretagne) ou plus symboliques

(l'Afrique, le pays de l'Ankou) ces personnages s'adosent aux grandes figures héroïques que sont le prince, le savant et l'artiste, dans des univers « crédibles ». Arthur Leopold Ruthmore reçoit le soutien de Charles Darwin, Tojiro côtoie le peintre Hokusai, Garance croise les Huguenots et les Dragons du Roi, Gwen travaille avec Abraham Sternis dont le prénom peut contenir ou recouvrir plusieurs personnalités scientifiques : astronome, graveur, médecin. Avant de retourner dans l'ombre, ces héros lèguent un passé ou s'emparent d'un avenir, assurant ainsi la continuité d'un Temps qu'ils accompagnent en veillant à ne pas être emportés par son cycle.

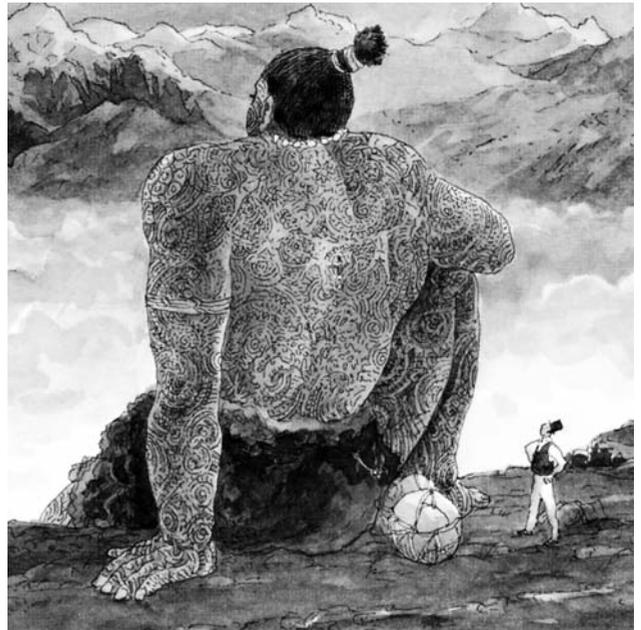


La Fille des batailles, ill. F. Place, Casterman, 2007

Arthur Leopold Ruthmore abandonne sa fortune à sa bonne Amelia et devient conteur, le Prince renonce à l'espoir de maîtriser la parole pour apprendre avec une femme-antilope les langages du corps, Tojiro quitte le grand peintre avec l'intention d'apprendre le métier de graveur, Kaor voit son récit poursuivi par Thia, la femme qui porte son enfant, le Roi des Trois Orient renvoie les Ambassadeurs avec une parole de sérénité, Garance soutient l'engagement de sa fille dans une troupe de théâtre et Gwen « s'envole de ses propres ailes ». Traversés par les masses et après en avoir absorbé l'essentiel, ils résument par leurs actes, la part des nombreux anonymes dans l'éclat de l'Histoire. Nulle voix ne portera leurs exploits parce qu'ils ne sont les partisans d'aucun système, les porteurs d'aucun dogme, même s'ils cultivent, en eux-mêmes, le goût de la vérité et celui de la morale. Plus enclins à changer leurs

désirs qu'à orienter le monde, tous ces héros entretiennent des rapports mystérieux avec l'univers : la mémoire de l'eau, l'énergie du feu, le souffle des esprits, les empreintes de la Terre. Sachant interpréter ces symboles, ils en font circuler le sens, au moyen d'une parole difficile à trouver, difficile à partager : « *On finirait bien par m'entendre, moi Archibald Leopold Ruthmore, découvreur et porte-parole des Géants des Hautes Vallées* », « *Le Prince prend la parole de ceux qui n'en ont pas.* », comme le fera Séraphine. Délivrer la parole confisquée des anonymes qui forment les grandes foules (enfants, femmes, poètes et philosophes), voilà ce qui semble être l'acte héroïque de cette œuvre, son enjeu homérique. Le corps est ici déterminant, un corps lié à un contexte social, ses prérogatives et ses interdits, autant de défis à relever. La peau est d'abord surface d'inscription de la longue expérience humaine : passé

englouti affleurant sur les tatouages des Géants (« *Étaient-ils les derniers descendants de la lignée des Atlantes ?* »), stigmates de l'esclavage (« *Ses chevilles et ses poignets ne portaient aucune trace de ces bracelets de force qu'on met aux esclaves mais elle avait tout d'une captive sarrasine...* »), cicatrices de la misère (« *J'étais parti petit et souffreteux, les épaules guère plus larges que celles d'une sardine, et voilà que je revenais chez moi en tirant des traites sur ce maigre capital...* »). Les membres sont ensuite les maillons reliant douloureusement le passé au futur, comme une dette jamais réglée (« *Tu dois lui donner quelque chose. C'est la règle : chaque souffle a un prix. Voyons, laisse-moi réfléchir. Une jambe ! ce serait bien. (...)* Sa jambe gauche ne pourra plus le soutenir autant que l'autre : à chaque pas, elle lui fera défaut. Kaor boitera jusqu'à son dernier souffle. ») Enfin, la voix des humbles est le fil ténu qui relie les époques entre elles. Quand elle n'est pas physiquement interdite (bégaiement du prince, mutisme des Géants et de l'esclave), la parole s'exprime par détours (tatouages, frissons, pleurs, cris, silences, danses, chants...) avant de s'épanouir dans l'espace artistique (contes, théâtre...) et de se prolonger par l'enfantement ou le voyage, la rencontre avec l'Autre. Chaque voix conquise, comme un butin, s'en retourne alors à son espace de fondation, la foule des sans-voix qui conçoivent l'humanité et la font cheminer. Ceux qui la portent ne sont pas des « héros » exemplaires, prêts à se sacrifier pour leur tribu ou leur nation, ce sont des êtres incertains et troublés qu'aucun discours ne consacre autrement qu'en tant que sujets modernes pris dans un corps culturel.



Les Derniers géants, ill. F. Place, Casterman, 1992

Tojiro et Le Vieux fou de dessin,
Gallimard Jeunesse



Kaor, in *Grand Ours*,
ill. F. Place, Casterman



« *J'apprendrai* », conclut Tojiro, « *Je vais voler de mes propres ailes* », promet Gwen, « *Ils ont tout le temps devant eux pour apprendre d'autres langues* », affirme le narrateur du *Prince bégayant* puisque l'apprentissage est le véritable enjeu de ces contes initiatiques et que la crise du langage en est le décor.

Lieu d'articulation entre l'action et le verbe, espace de réalisation du texte, le corps est aussi le lieu d'inscription du lecteur. Non réduit à son état physiologique, mais pris comme un vecteur de sens, le corps est un réseau, un mouvement, un symbole. Également physiques et moraux, aussi décidés à guider leur destin qu'émerveillés par ce qui leur arrive, les personnages de François Place offrent aux jeunes lecteurs le spectacle d'une humanité complexe où chacun peut être dépendant et libre à la fois, farouchement autonome et porté par une logique majeure. Le mélange de

l'amplitude et de l'infime dans le texte ou dans l'image esquisse le cadre où l'imaginaire peut extraire le réel de ses zones occultes : qu'ils aient ou non existé, les personnages retournent alors au mythe d'où ils viennent, tout simplement parce que ce sont des hommes pris, comme chaque vie, entre l'horizon quotidien et la magnitude de l'Histoire, dans les infinies possibilités du langage mais aussi ses impasses.

1. Yves Citton. Enseignant à l'Université de Grenoble III Stendhal.

Bibliographie

- Julien Gracq : *En lisant en écrivant*, José Corti, 1980.
- Eva Levine & Patricia Touboul : *Le Corps*, Flammarion, corpus, 2002.
- Dominique Vivart : « Une illusion efficace », *Textes et Documents pour la Classe*, école, « Le Personnage », n°13, mars 2008, scéren [CNDP].
- Benoît Virole : « De la pérennité des héros pour la jeunesse », *La Revue des livres pour enfants*, « Mais qui sont les héros de la littérature de jeunesse ? », n°241, juin 2008.

Retrouvez la bibliographie
complète de François Place
sur notre site :

web

<http://lajoieparleslivres.bnf.fr>
signet « outils documentaires »

Le Roi des Trois Orient, ill. F. Place, Rue du monde

